

## Sur deux fonctions occultées de l'université

François Ricard

Volume 27, numéro 2 (158), avril 1985

Universitaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31259ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (1985). Sur deux fonctions occultées de l'université. *Liberté*, 27(2), 83–90.

FRANÇOIS RICARD

## SUR DEUX FONCTIONS OCCULTÉES DE L'UNIVERSITÉ

Dès qu'il s'agit de préciser la fonction de l'université, on est pris généralement entre le discours de l'angélisme intéressé: accroître le savoir, et celui du matérialisme utilitaire: ce savoir, le transmettre afin de produire des travailleurs instruits. Dans un cas comme dans l'autre, c'est définir l'université par rapport à quelque chose qui lui serait extérieur, ou ultérieur, et qu'elle aurait pour mission de servir. Elle serait ainsi une institution essentiellement dévouée, l'*instrument* de certaines fins ou valeurs qui ne seraient pas les siennes mais bien celles de l'humanité ou de la société tout entières.

Il faudrait pourtant attirer l'attention sur une autre fonction de l'université qui, pour être plus rarement ou plus discrètement proclamée, n'en constitue pas moins une de ses lois fondamentales. Cette fonction occultée pourrait se résumer d'un mot: *se maintenir*. A la différence des fonctions explicitement revendiquées, celle-ci est de nature endogène: l'université, avant d'être au service du savoir ou de la société, est au service d'elle-même et de sa propre conservation. Elle est à elle-même sa propre fin. Rien de surprenant à cela, d'ailleurs, ni de condamnable. Il est dans la nature de toute institution, de tout appareil constitué quel qu'il soit, de poursuivre toujours, avant n'importe quel autre, cet objectif élémentaire: persévérer dans son être et préserver sa forme propre.

C'est par cette fonction d'auto-conservation, du

reste, que l'université se distingue le plus fortement des autres niveaux de l'enseignement public. L'école primaire, le secondaire et même le collégial doivent beaucoup plus directement répondre aux demandes de la société. Ils ont une *utilité* immédiate, visible, admise aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, et dont témoigne leur caractère gratuit, universel et pratiquement obligatoire. Cela, en un sens, leur garantit l'existence, mais les rend en même temps dépendants, ouverts aux interventions du «milieu» et responsables de leurs actes et de leur «rendement» devant l'ensemble de la société. L'université, en comparaison, est d'une autonomie quasi absolue. Tout en elle, ses discours, ses manières d'être, ses pratiques, les comportements et attitudes de ses membres, administrateurs, professeurs, chercheurs et même étudiants, tout concourt à la constituer en un milieu distinct, possédant sa cohérence, sa culture et ses codes propres. Toutes proportions gardées et sauf l'immense respect que je lui dois, l'université est analogue en cela à la mafia: elle forme, dans la société globale, une société en soi, dont la logique est de tendre à se libérer toujours davantage des contraintes et des pressions que la première cherche à lui faire subir, et à ne tenir que d'elle-même sa légitimité.

Cette position de l'université dans le système social en général et dans le système d'enseignement en particulier équivaut un peu à celle que Valéry assignait à la poésie par rapport à la langue commune. C'est la fine fleur, le point où l'enseignement se détache de ses fonctions habituelles, prosaïques, instrumentales, pour ne plus chercher que son propre accomplissement et sa propre beauté. L'université, c'est l'usage performatif, intransitif et auto-référentiel de la fonction pédagogique.

\* \*

\*

Il y aurait bien des conclusions à tirer de là, bien des observations intéressantes à faire. Par exemple, le

comportement de cette «espèce» que Balzac, hélas, n'a pu étudier: le professeur. Il tient à la fois du prêtre et du poète. C'est un être de foi, d'adhésion totale à cette transcendance que représentent pour lui l'université, ses règles, ses pompes et ses œuvres. Il mourrait pour ce qu'il appelle la «liberté académique», qui est un autre nom de la fonction auto-conservatrice de l'université et dont il fait, lui, sa propre liberté. Intimement, toutefois, c'est un être double. Le matin, devant son café, le soir, devant son téléviseur, ou dans le reste de sa vie profane, au volant de sa voiture, à la plage, au tennis, dans les soirées de famille, c'est un homme comme les autres hommes, une femme comme les autres femmes, sans plus. Il ou elle peut même être écrivain, et se comporter comme tel à la maison ou avec ses amis. Mais à l'université, dans son bureau, devant sa classe, en comité, la grâce institutionnelle le transforme: il officie. Ses manières de juger, de parler, de lire, d'écrire, et même sa conscience sont investies de la raison supérieure qui l'habite alors: la vie, l'autonomie, la gloire de l'université. Et si d'aventure, par un accès de pureté, de ferveur ou de mélancolie, il cherche à se dépouiller de ce rôle, à révolutionner les pratiques universitaires ou à rompre avec son statut, alors, quelle que soit par ailleurs la noblesse ou la sincérité de ses intentions, il ne réussit le plus souvent qu'à être un mauvais professeur, ses étudiants s'amusent pendant ses cours mais se plaignent ou se moquent de lui aussitôt après, et ses collègues deviennent méfiants. Mieux vaudrait, dans ces circonstances, défroquer carrément. Il en est peu, toutefois, qui vont jusqu'à cette extrémité. Car la qualité de professeur comporte divers avantages auxquels même les plus courageux ont peine à renoncer. C'est ce qu'ils appellent leurs consolations.

\* \*

\*

La fonction d'auto-conservation s'observe aussi dans un des secteurs clés de l'activité universitaire: la

recherche. J'entends ici la recherche universitaire par excellence, celle qu'on appelle fondamentale, ou pure, par opposition à la recherche appliquée ou technologique. Toujours, l'Etat, l'industrie, les syndicats et les autres instances extra-universitaires, sous prétexte qu'ils lui fournissent les ressources dont elle vit, réclameront de la recherche universitaire qu'elle soit utile, qu'elle se traduise en profits économiques ou sociaux précis. Et toujours l'université, dans la mesure où elle a le moindre sentiment de conscience d'elle-même, défendra la recherche dite libre ou désintéressée, ne visant que le « progrès des connaissances », qui est l'appellation noble par laquelle elle désigne sa propre clôture et ses exigences d'autonomie.

L'un des premiers rôles de la recherche universitaire, en effet, n'est pas tant de découvrir que, tout simplement, de chercher. La recherche vise d'abord une chose: la poursuite de la recherche. L'accent mis, dans la plupart des travaux, sur les procédures plutôt que sur les résultats, sur la méthode plutôt que sur l'objet, sur le traitement statistique des données plutôt que sur leur rassemblement; le culte de la bibliographie et de ce qu'on appelle le relevé de la documentation; l'usage systématique de la référence et de la citation; toutes ces règles sont certes des instruments de rigueur et d'objectivité, mais elles forment aussi un *rituel*, par lequel est désigné et maintenu, contre les déviations individuelles et les pressions des savoirs extérieurs, le contrôle de l'université sur ses propres productions, lesquelles sont destinées d'abord à la consommation interne.

Il serait naïf, pourtant, d'en conclure à la vanité de la recherche universitaire. Les journalistes et autres semi-intellectuels qui prétendent discréditer l'université et les professeurs en taxant leurs productions d'inanité ou de complexité excessive ne font la plupart du temps que démontrer doublement leur propre ignorance. Tout d'abord, ils se méprennent sur la nature des dites productions, en leur attribuant des buts qui ne sont pas les leurs. Lisant un article ou un ouvrage universitaire, ils s'imaginent que l'auteur

a voulu changer le monde, quand il n'a fait qu'accomplir son métier, c'est-à-dire contribuer à la poursuite de la recherche sur le sujet. Mais le pire, c'est que ces personnes bien intentionnées croient servir ainsi l'esprit et les valeurs intellectuelles. A leurs yeux, le savoir universitaire est une caricature de ce qu'elles appellent la «vraie» connaissance, ou la «vraie» littérature, ou la «vraie» pensée. Mais quand on les pousse un peu, on se rend vite compte que tout ce qu'elles ont à opposer au savoir universitaire, c'est une vague bouillie de spontanéisme, d'utilitarisme ou de mysticisme primaires. En fait, on doit en convenir, il est rare que l'université et ses pratiques fassent l'objet, de la part des agents extérieurs, de critiques ou d'attaques vraiment fondées et pertinentes, qui consisteraient par exemple à reprocher aux professeurs, non pas d'être trop universitaires ou trop savants, mais bien de ne l'être pas assez, de ne pas aller jusqu'au bout, de ne pas assumer pleinement leur condition. Presque toujours, hélas, les attaques à l'endroit de l'université sont le fait d'esprits obscurs ou approximatifs, qui, au lieu de reconnaître modestement leur inaptitude à saisir les enjeux du travail universitaire, en prennent prétexte pour déprécier ce qu'ils ne comprennent pas. D'ailleurs, ces personnes sont la plupart du temps des autodidactes ou de simples diplômés de premier cycle.

\* \*  
\*

Une autre naïveté, c'est d'attendre de l'université qu'elle soit révolutionnaire. Les révolutions, à l'université, ne sont toujours que des révolutions universitaires, c'est-à-dire circonscrites. Même si ses agents le prétendent, elles ne mettent pas en question la société globale, à cause précisément de cette frontière qui définit le champ universitaire et fonde son existence. Certes, elles font du bruit et des vagues au dehors, mais leur mouvement, si parfois il franchit la frontière, ne peut que s'y résorber, y perdre de sa vigueur

et y changer sensiblement de nature et de signification. Les enfants de Marcuse, une fois leur diplôme obtenu, se sont rapidement unidimensionnalisés. Quant aux révolutions de type académique, qui demeurent internes, elles mettent rarement en péril le maintien et l'autonomie de l'université; au contraire, la plupart du temps elles aboutissent à leur renforcement, puisqu'elles se font justement en leur nom. Car bien sûr, l'université change, que ce soit sous l'effet de pressions intérieures ou d'influences extérieures particulièrement fortes. Mais ces changements ne sont jamais radicaux, on l'a vu après 1968. Ils n'ont lieu que s'ils peuvent servir en même temps, ou au bout du compte, les intérêts propres de l'institution, que s'ils peuvent être rendus compatibles avec la conservation ou l'accentuation de sa cohérence, de sa culture et de sa légitimité propres. Ce sont donc toujours des changements rigoureusement minimaux, ou mieux: des «adaptations», au sens piagétien, c'est-à-dire des façons de s'ajuster au nouveau mais en l'assimilant à la permanence de ce qui était déjà.

\* \*  
\*

Si l'une des principales fonctions de l'université est de se maintenir, elle en remplit en même temps une autre, qu'on pourrait appeler sa fonction ludique, et qui est de *parquer la jeunesse*. Mais cette seconde fonction a beau lui être assignée par la société, elle est loin de s'opposer à la première. Au contraire, elle la sert directement, puisque l'université devient ainsi, en bonne partie, une sorte de territoire réservé, où la société, reléguant ses éléments non encore assimilables, accepte de se mettre entre parenthèses et de ne pas exercer ses contraintes et ses demandes habituelles, laissant par là à l'université tout le champ libre dont elle a besoin.

Cela se voit en particulier dans l'histoire récente de l'université québécoise, qui n'était rien avant les années 1960, encore peu de chose jusqu'à la fin de

---

cette décennie, mais qui explose brusquement au cours des années 1970, au moment où la génération déferlante de l'après-guerre commence d'atteindre la vingtaine, et qu'il faut bien, faute de pouvoir l'admettre de plein droit dans la cité, en faire quelque chose.

Autrefois, on cessait d'être jeune vers quinze ou seize ans, dès le secondaire fini, si encore on se rendait jusque-là. C'est pourquoi on est souvent étonné, quand on regarde un vieux film des années 1930 ou 1940, d'y voir des personnages qui, bien qu'ils n'aient que vingt ans, ont l'air d'en avoir au moins trente-cinq ou quarante. C'est que, effectivement, avoir vingt ans signifiait alors — pour la grande majorité, du moins — qu'on avait cessé d'être jeune, qu'on appartenait maintenant au monde des adultes, et qu'on avait par conséquent des vêtements, des coiffures, des comportements et des préoccupations d'adultes: carrière, famille, argent, pouvoir. Cesser d'être jeune, c'était alors, comme aujourd'hui, cesser d'attendre dans les marges, quitter un état d'irresponsabilité, d'improductivité et de dépendance, pour entrer dans la majorité, c'est-à-dire dans les circuits économiques et sociaux et y participer pleinement. Sauf qu'alors cela se produisait beaucoup plus tôt qu'aujourd'hui. Car encore faut-il, pour cela, que les circuits soient capables de recevoir les nouveaux arrivants. Or, dans les années 1970, l'équilibre traditionnel fonctionne de plus en plus mal. Les arrivants sont trop nombreux; il est impossible, à moins que les circuits ne sautent, de faire place à plus de quelques-uns d'entre eux. Il faut donc, pour la masse des autres, que se prolonge leur période d'attente et de dépendance, que s'ouvrent des voies de garage où ils resteront des jeunes et seront contents de l'être. Alors, comme règne la prospérité et que, ainsi qu'aurait dû dire le slogan, qui s'enrichit s'instruit, on démocratise l'enseignement supérieur: l'instruction obligatoire jusqu'à dix-huit ans, les cégeps, puis l'explosion des universités.

Entre le cégep et l'université, il y a toutefois une différence importante. Parcs à jeunesse, ils le sont

l'un comme l'autre. Mais tandis que le cégep, surtout par son secteur dit professionnel, est un parc général, le pacage commun en somme, d'où l'on passe directement dans la vie adulte, c'est-à-dire soit dans la main d'œuvre salariée du secteur privé, soit dans le chômage chronique, l'université, elle, est un havre supplémentaire, un «super-parc», où la jeunesse peut se prolonger encore pendant quelques bonnes années. Et pas n'importe quelle jeunesse, mais bien celle qui menace, ou du moins qui exige le plus, parce qu'elle provient des milieux les plus favorisés et qu'elle serait par conséquent, n'était ce prolongement de paradis, la plus affamée de places et de pouvoir.

De là l'université tire donc un surcroît d'autonomie. D'abord, sa «clientèle» augmente considérablement, grâce au nombre, mais aussi à la prolongation forcée de la période d'études. En même temps, comme l'accroissement quantitatif a pour effet de diminuer la valeur des diplômes sur le marché de l'emploi, ceux-ci ont tendance à ne plus représenter le but principal des études, ou à être considérés moins comme une voie d'accès au monde du travail que comme un couronnement en soi, l'aboutissement d'un long processus d'«épanouissement» de l'individu, assorti du droit de pousser plus avant à l'intérieur même du champ universitaire. En d'autres mots, l'afflux d'étudiants venus à l'université faute de s'employer autrement permet à celle-ci, tout en grossissant, d'augmenter sa marge d'indépendance, de se voir et d'être vue encore moins comme la servante du progrès économique ou de la reproduction des élites, et donc de se concentrer davantage sur elle-même et sur sa propre «thélémisation», si je puis dire.